

Loin des yeux, près du coeur **Que font les artistes en temps de pandémie ?**

Marie-Anne Letarte

Numéro 81, été 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93731ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Letarte, M.-A. (2020). Loin des yeux, près du coeur : que font les artistes en temps de pandémie ? *L'Inconvénient*, (81), 52–60.

Loin des yeux, près du cœur

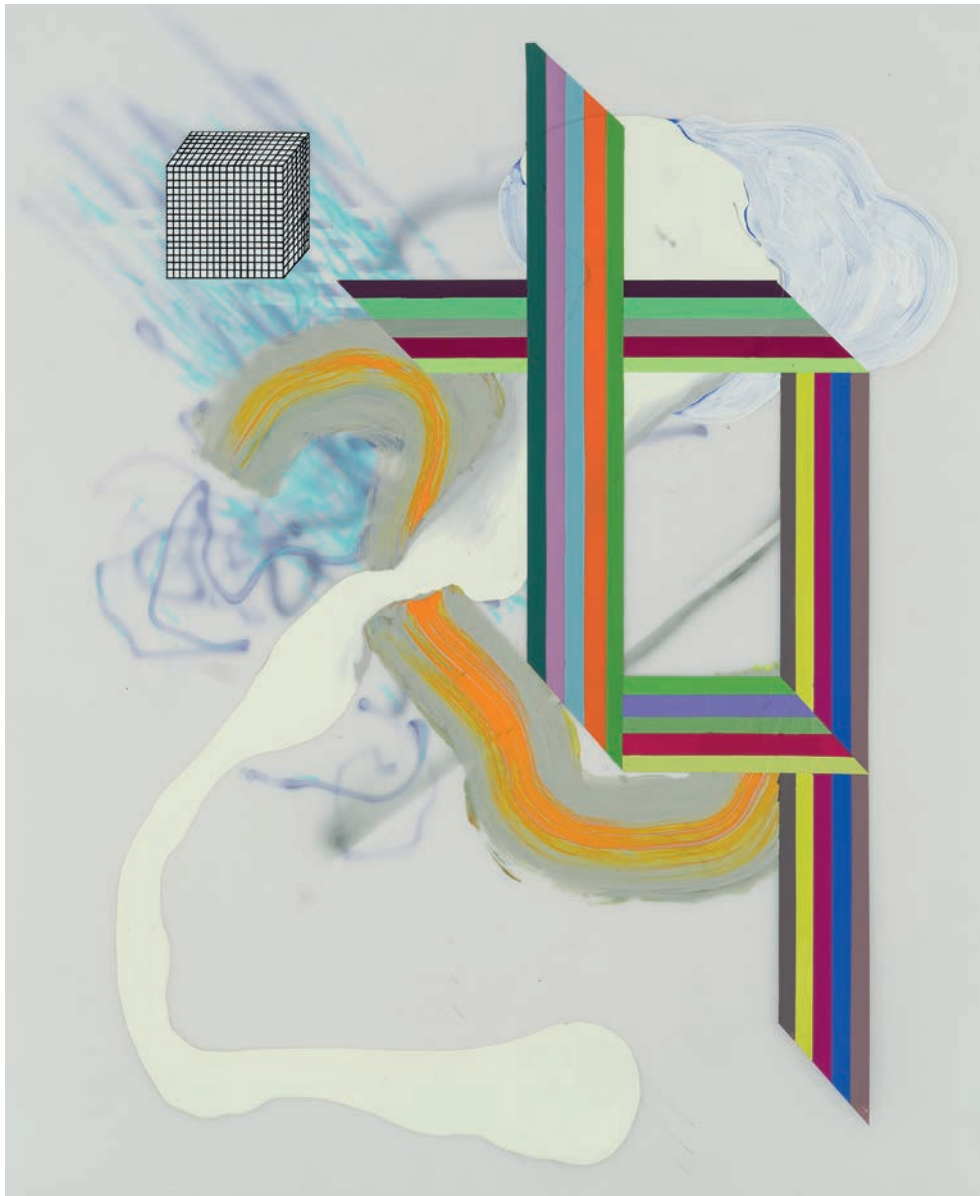
Que font les artistes en temps de pandémie ?

PEINTURE **Marie-Anne Letarte**

Le bouleversement mondial qu'a causé la pandémie de coronavirus nous a fait perdre le sens de la normalité. Contraints au confinement, plongés dans un état presque surréel, nous sommes envahis par un sentiment d'incertitude, une impression de vide que nous remplissons jour après jour avec des bulletins de nouvelles, à l'affût des derniers développements quant à la progression de la maladie. On réalise alors à quel point nous manque ce que nous tenons parfois pour acquis, tous ces rapports humains qu'on cherche à combler, vaille que vaille, sur Zoom, Skype ou FaceTime, seuls lieux possibles de retrouvailles ou de tristes adieux.

Cette situation d'isolement m'a donné envie de reprendre contact avec des artistes que j'estime et que j'ai eu l'occasion de présenter dans des numéros passés de la revue, afin de savoir comment ils vivent et ont vécu cette période de confinement et si celle-ci affecte leur démarche créatrice. Ne pouvant faire mes habituelles visites d'ateliers, distanciation oblige, j'ai repensé le format de la présente chronique, qui est le produit de conversations téléphoniques ou d'échanges de courriels, où j'ai sondé l'état d'esprit de huit peintres et leurs points de vue sur la suite des choses dans le milieu de l'art. Je vous présente aussi des œuvres récentes qui donnent une idée de l'évolution du travail de chacun d'eux.

Jean-Sébastien Denis



Jean-Sébastien Denis, *Petite imbrication #19-14*, 2019, technique mixte sur Mylar, 73 x 60 cm. Photo : G. L'Heureux

Jean-Sébastien Denis profite du temps de pause imposé par la pandémie pour se ressourcer, entre autres les week-ends dans la petite maison de campagne en Estrie qu'il a récemment acquise. Cet hiver, Denis a dû quitter son atelier de la rue Bellechasse, comme plusieurs autres artistes, en raison de l'embourgeoisement qui a gagné ce secteur de la ville. Le travail créatif a donc cédé le pas à la mise en place de son nouveau lieu de création, rue Chabanel. L'énorme déménagement n'est d'ailleurs pas encore terminé, les ascenseurs ayant été bloqués durant le confinement... Denis croit que les galeries seront durement touchées par la pandémie, mais que celle-ci leur aura néanmoins donné l'occasion d'exploiter davantage l'espace virtuel pour présenter les œuvres de leurs artistes.

Au cours des dernières années, Denis a réalisé plusieurs projets d'art public qui investissent l'espace avec une flamboyante exubérance. Il a aussi créé plus d'une vingtaine d'œuvres sur papier Mylar. Dans ces compositions aériennes, le mariage de formes géométriques et organiques crée un ballet parfaitement orchestré aux couleurs enjouées. L'artiste compte retrouver bientôt ses pinceaux, puisqu'une exposition solo l'attend à la galerie Simon Blais. D'abord prévue pour l'automne, elle sera sans doute reportée à plus tard en raison de la pandémie. Denis compte profiter de ce délai pour découvrir des façons inédites de transposer sur la toile ses explorations en trois dimensions ainsi que sa nouvelle approche de la couleur initiée dans les récentes œuvres papier. Les tableaux de Denis vous ont été présentés dans le n° 61 de la revue.

Trevor Kiernander



Après quelques semaines de confinement consacrées à des tâches administratives, Trevor Kiernander a pu finalement retrouver son atelier, où il se rend à pied tous les matins dans la ville déserte. Le soir, sur le trajet de retour, il remarque les gens qui déambulent avec une étrange insouciance, peu conscients du danger. Dans son exposition solo à la galerie d'art Outremont en 2019, Kiernander explorait de manière presque prémonitoire le thème des relations interpersonnelles, le besoin de se créer des horizons, la sensation de chute libre et la notion de chronologie alternative...

Il règne une certaine gravité dans ses œuvres, où le noir contrebalance la vivacité et l'allégresse des compositions. Cette part d'ombre augmentera-t-elle dans l'avenir ? Nous aurons l'occasion de le découvrir cet automne dans l'exposition solo qu'il présentera à la galerie Art Mûr.

Le peintre ne s'inquiète pas outre mesure quant à la survie du marché de l'art. Il a bon espoir que, passé ce moment difficile, les amateurs renoueront avec leur passion. Il remarque aussi que les galeries ont su se renouveler dans leur utilisation des moyens technologiques. La galerie Art Mûr qui le représente, s'est ainsi procuré une caméra 360° grâce à laquelle elle filme des visites virtuelles pour les publics confinés.

Kiernander se consacre aussi au commissariat du nouvel événement *Pictura*, qui a pour mission de promouvoir la peinture contemporaine à Montréal. Les œuvres d'une foule de peintres y seront diffusées simultanément dans plusieurs lieux culturels cet automne. À suivre sur www.picturamtl.com. Les tableaux de Kiernander vous ont été présentés dans le n° 73 de la revue.

Trevor Kiernander, *Tondo*, 2019, huile et acrylique sur toile, Ø 15.75 pouces.

Patrice Charbonneau



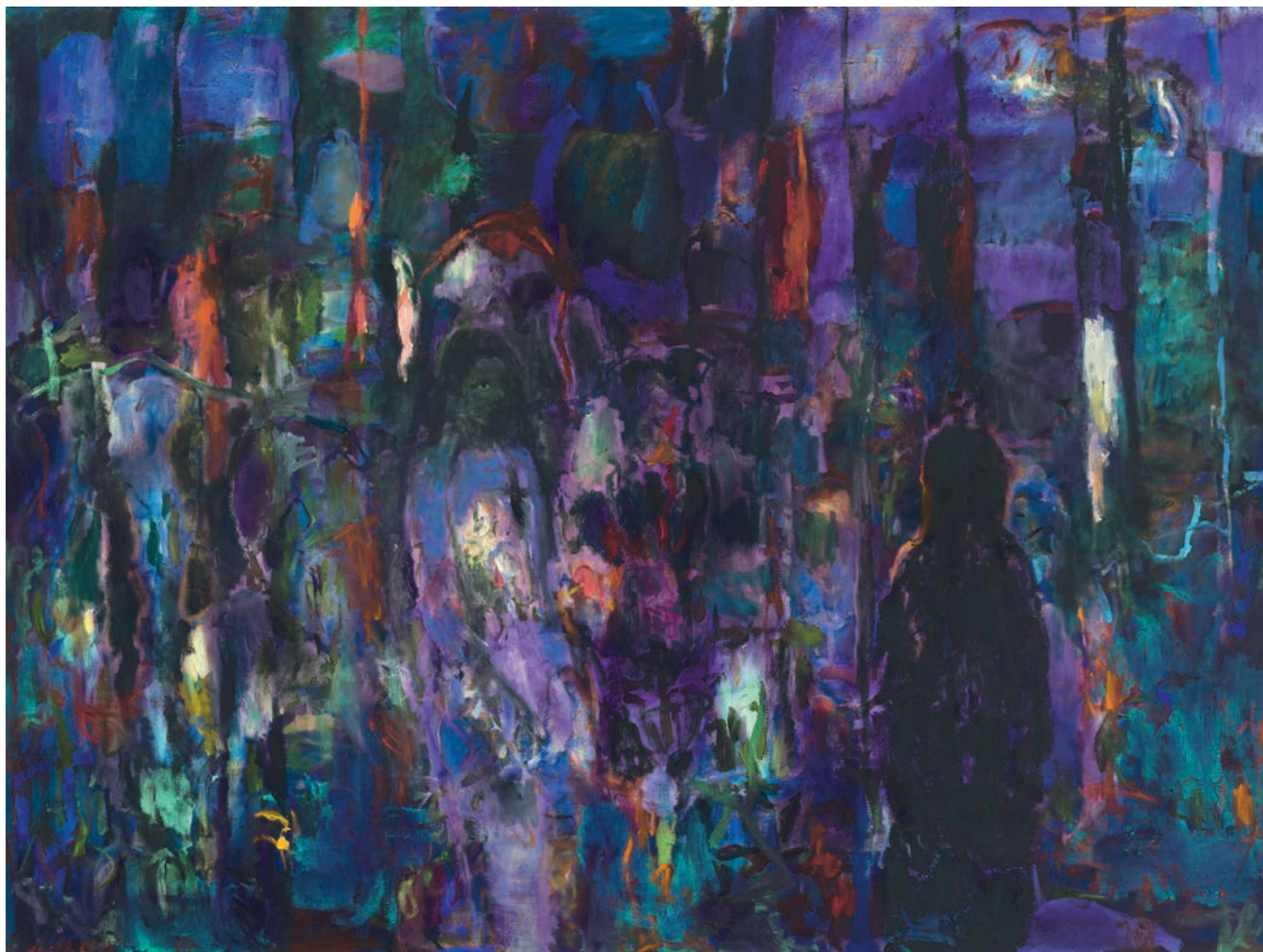
Patrice Charbonneau, *Antonomase 2*, 2020, huile et fusain sur lin, 21 x 27 pouces.

Patrice Charbonneau revenait tout juste de la foire *Scope* à New York lorsqu'il a pris connaissance de la crise qui nous frappait. Sans prendre le temps de passer à son atelier, il a aussitôt filé vers sa maison de campagne, afin d'évaluer la situation à distance. Réalisant qu'il allait devoir rester confiné un bon moment, il y a improvisé un nouvel espace de création : « J'ai acheté tout ce que j'ai pu trouver dans les commerces encore ouverts. Bâche en guise de toile, peinture commerciale, matériel à colorier pour enfants... J'utilise même des briquettes de charbon à la place du fusain ! » La pandémie n'a pas eu trop d'impacts jusqu'ici sur son état psychologique, m'assure-t-il, car il s'est mis en mode « temps de guerre ». Cette situation d'adversité alimente sa débrouillardise, l'amène à créer dans la tradition de l'arte povera. En nous poussant à renouer avec l'essentiel, la pandémie a quelque chose de paradoxalement bénéfique.

Charbonneau croit qu'elle risque de provoquer des changements dans le milieu des galeries. Certaines devront peut-être revoir leur modèle d'affaires et même l'idée d'avoir pignon sur rue. Peut-être assisterons-nous à l'apparition de galeries éphémères et à l'essor des visites virtuelles. Les événements et les foires artistiques pourraient devenir les principaux véhicules de diffusion, de présentation et de vente dans le futur. Les galeristes pourraient décider aussi de représenter moins d'artistes, mais de façon plus soutenue.

En 2019, Charbonneau a offert une importante exposition solo au Plattsburgh State Art Museum. Sa prochaine exposition aura lieu cet automne, si la crise le permet, à la galerie Denise Bibro de New York. Les tableaux de Charbonneau vous ont été présentés dans le n° 71 de la revue.

Louis-Philippe Côté



Louis-Philippe Côté, *Apocalypse silencieuse n° 10*. 2019. Huile sur lin. 66 x 88 pouces.

Louis-Philippe Côté a suivi avec attention le déroulement de la pandémie, et ce, depuis ses tout débuts : « Je me souviens encore du moment où j'ai dit à ma copine : il y a un virus bizarre en Chine, il y a eu dix-huit morts. » Lorsque le gouvernement a décrété la fermeture des écoles et des universités quelques mois plus tard, il est resté dans un état d'alerte durant deux semaines, se demandant s'il devait fuir la ville ou non : « J'ai fait les plus grosses épicerie de toute ma vie. J'ai fait des réserves de riz et de conserves. J'ai acheté une nouvelle trousse de premiers soins. Je me suis mis à scruter les médias de partout : *The Washington Post*, *The New York Times*, *The Guardian*, le journal télévisé de France 2, *Le Monde*, BBC News, CNN, Radio-Canada et même le *Drudge Report*. »

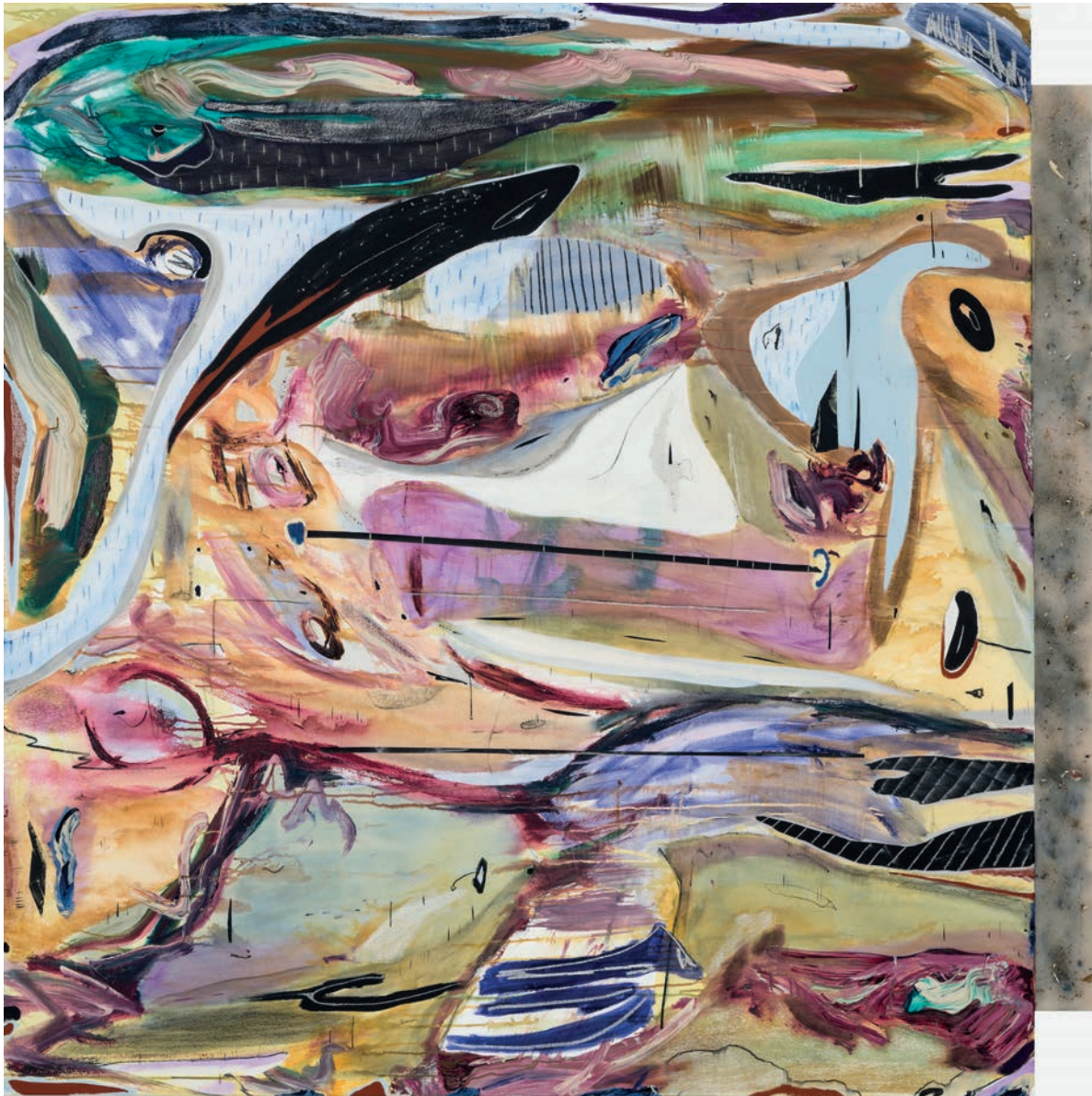
Pour Côté, rester aux aguets, cela veut dire anticiper le pire. Il s'est ainsi replongé dans la lecture d'ouvrages comme *Mémoire de la peste* de Georges Didi-Huberman, *Goulag* d'Anne Applebaum, *Les chasses à l'homme* de Grégoire Chamayou, *Houellebecq économiste* de Bernard Maris, sans oublier quelques romans de Cormac

McCarthy. Serions-nous en train de vivre la fin du système capitaliste à la Reagan ? se demande-t-il. Nous dirigeons-nous vers une nouvelle ère de tyrannie, d'insignifiance et de surveillance technologique, et ce, avec l'assentiment de tous ? Plusieurs séries de tableaux de Côté abordaient déjà ce type de questionnements il y a quelques années (voir le n° 64 de la revue).

Ces jours-ci, il aide ses enfants à faire l'école à la maison, en essayant d'envisager la suite des choses. Il compte cet été terminer *L'Idiot* de Dostoïevski, poursuivre les *Essais* de Philippe Muray, lire aussi les *Pensées* de Marc Aurèle, et puis se lancer dans *À la recherche du temps perdu*. Il continue de se rendre à son atelier, sans trop savoir ce qu'il fera : « Au moins, j'ai commencé quelque chose. »

En 2019, Louis-Philippe Côté a présenté une exposition solo magistrale à la Maison des arts de Laval. Ces mêmes tableaux devaient être présentés ce printemps à la galerie Simon Blais, mais le vernissage n'a pu avoir lieu à cause des événements que l'on sait... Espérons que ce n'est que partie remise.

Manuel Mathieu



Manuel Mathieu, *The Kiss - Jungle Fever*, 2019. Mixte média sur toile, 72 x 68 pouces. Photo : G. L'Heureux

Pour le peintre Manuel Mathieu, l'avenir est encore trop incertain pour qu'il puisse imaginer à quoi rassemblera le monde de l'après-COVID et quels en seront les effets sur ses habitudes. Il préfère donc vivre dans le moment présent et profite de cette période pour lire, méditer et faire des recherches sur des formes d'art qui l'intéressent depuis longtemps : l'architecture, la sculpture et l'installation.

Dans leurs expositions, de plus en plus d'artistes peintres élargissent leur pratique et incorporent des éléments en trois dimensions qui font écho aux œuvres sur toile : des objets sculpturaux s'érigent dans l'espace ou sont déposés sur le sol. Les peintres repensent ainsi les éléments visuels qui composent leurs tableaux en les transposant dans d'autres matières. Depuis quelque temps,

Mathieu éprouve ce besoin de « sortir du tableau » en utilisant aussi d'autres approches plastiques. Certaines de ses toiles sont donc accompagnées d'éléments sculpturaux qui font partie intégrante de l'œuvre, comme dans celle qui est ici reproduite.

Dans notre entrevue parue dans le n° 74, Mathieu m'avait confié son espoir d'occuper un jour les murs de musées d'ici ou d'ailleurs. Eh bien, ce souhait s'est vite concrétisé puisque le Musée des beaux-arts de Montréal lui consacra une exposition dès cet automne ! Intitulée *Survivance*, cette première exposition muséale en solo rassemblera ses dernières œuvres inédites. Mathieu participera aussi, en 2020, à des expositions de groupe au Musée d'art contemporain de Montréal et à la Fondation Phi.

Luce Meunier

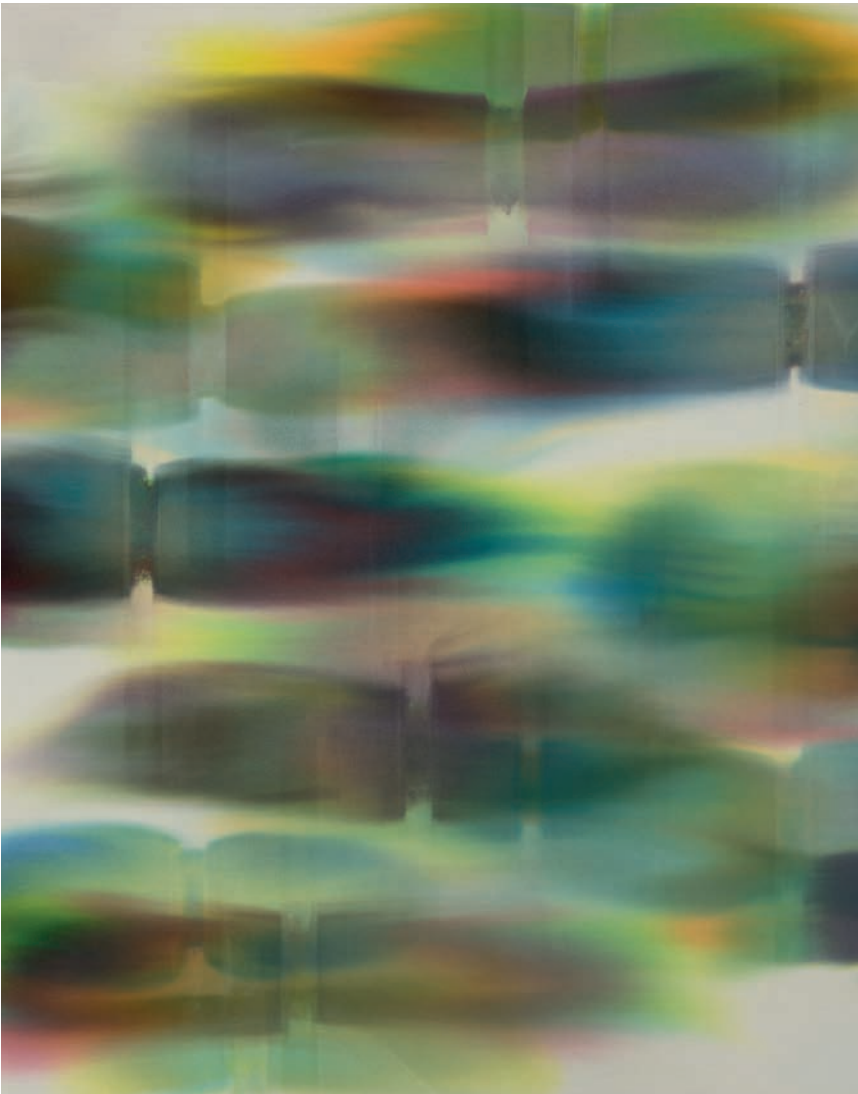
Dès le début de la crise, Luce Meunier a délaissé la ville pour se rendre à son chalet de Valcourt. N'ayant pu accéder à son atelier montréalais avant de partir, elle n'a emporté avec elle qu'un minimum de matériel pour poursuivre ses expérimentations plastiques. À la campagne, elle travaille la terre, prépare son potager, bien consciente de sa chance de pouvoir passer ainsi du temps à l'extérieur. Un temps qui s'allonge et qui semble parfois même se suspendre. Cette sensation l'a inspirée à réaliser une série de petites toiles qu'elle exécute littéralement au compte-gouttes : goutte à goutte, la peinture marque ainsi la trace du temps sur la toile. Les petites taches évoquent aussi cette circularité temporelle dans laquelle nous sommes enfermés en attendant le retour à la normale. Comme elle en a l'habitude, Meunier s'est inspirée

d'une idée-contrainte qui comporte un processus manuel. Elle met ainsi sa créativité au défi en se concentrant sur la rencontre physique entre le support et la matière.

L'artiste se dit inquiète pour l'avenir des galeries et craint que l'art ne devienne accessoire pour de nombreuses personnes. Plusieurs galeries parisiennes, m'informe-t-elle, ont momentanément abandonné leurs locaux, faute de revenus. « La créativité en temps de pandémie, ce n'est pas facile, dit-elle. Il est déchirant de chercher une forme significative à notre expression personnelle, alors que tout autour de nous s'est arrêté. »

En 2019, le parcours de Meunier a fait l'objet d'une imposante rétrospective couvrant les années 2004 à 2019 à la maison de la culture Claude-Léveillée. Plusieurs de ces œuvres ont été présentées dans le n° 63 de la revue.

Pour elle, l'année 2020 en sera surtout une de recherche en atelier. L'artiste travaille notamment à un projet d'exposition avec quatre autres peintres sur le thème de la couleur à l'ère du numérique.



Jessica Peters



Jessica Peters, *Survivant*, 2019. Rebutts de ruban de masquage peint, 15 x 17 pouces.

Jessica Peters vit près de Lachute, à distance de l'épicentre montréalais. Mais comme pour beaucoup, la pandémie l'a obligée à revoir son emploi du temps : en raison de la fermeture des écoles, que fréquentent ses deux filles, le quotidien familial a été chamboulé et est devenu un peu moins propice à la création, qui exige de longues plages de temps. Peters a donc profité de cette période pour préparer quelques appels de projets et archiver des documents. Alors qu'elle faisait le ménage dans des photos stockées sur un vieil ordinateur, celui-ci a eu des problèmes d'affichage : l'écran montrait des images décomposées, fragmentées et superposées. Heureuse surprise ! Charmée par ces effets de transparence et de luminosité dus au hasard d'une défaillance électronique, Peters y a vu une nouvelle piste d'inspiration.

Ses œuvres antérieures sont aisément reconnaissables par leurs décors architecturaux, privés de toute présence humaine, qui expriment sa vision de l'étalement urbain (voir le n° 67 de la revue). Or, des personnages feront bientôt leur apparition, une nouveauté dans ses œuvres, qui joueront davantage aussi avec les superpositions. L'automne dernier, à la galerie Simon Blais, Peters a présenté une exposition solo rassemblant une douzaine d'œuvres qui explorent avec une grande finesse la dualité entre les éléments organiques et bâtis du paysage des Laurentides, au moyen de perspectives déformées et confondues.

Cette année, nous pourrons découvrir ses œuvres papier à la foire *Papier 2020* et ses tableaux récents à la *Foire d'art de Toronto*. Ces expositions seront présentées virtuellement, une première pour ces deux événements qui ont dû modifier leur mode de diffusion en raison de la pandémie.

Cindy Phenix

Cindy Phenix vit actuellement à Evanston, où elle termine une maîtrise en théorie et en pratique des arts à la Northwestern University. Depuis notre entrevue dans le n° 65, elle a poursuivi sa démarche picturale autour de son thème de prédilection : les relations interpersonnelles, la notion de genre et les dynamiques qui en résultent. Dans ses œuvres récentes, elle a intégré de nouveaux matériaux : tissus, feuilles d'or, panneaux de MDF, foamcore... Des éléments sculpturaux et des installations fantaisistes ont pris forme en écho à ses tableaux. Le tableau ci-dessous, dans lequel un imprimé fleuri déborde du cadre,

explore cette nouvelle approche. Phenix compose ses installations comme des collages, en reproduisant le travail préliminaire qu'elle réalise à l'aide de calques dans le logiciel Photoshop.

Établie depuis près de deux ans aux États-Unis, elle ressent fortement l'atmosphère de crise qu'alimente l'afflux constant de communications liées à la pandémie. Que certains groupes puissent voir une figure d'autorité en leur président lui semble aberrant. À l'université, les gens qu'elle côtoie s'inquiètent plutôt de leurs futurs emplois et carrières.

Des mouvements d'action positive font également surface, grâce à l'intensification des liens entre les communautés virtuelles et les individus, par exemple dans les initiatives de type *click and touch*.

Ses galeristes Hugues Charbonneau à Montréal et Nino Mier à Los Angeles débordent d'inventivité pour assurer leur mission de promotion : visites virtuelles ou individuelles, ou encore confection par l'artiste de masques/œuvres gratuits pour les cinquante premiers visiteurs ! Dans son récent tableau reproduit ici, les deux « monstres » (comme elle les appelle) partagent une intimité étrange, qui l'est encore plus dans l'actuel contexte de distanciation. Ce poing qui s'enfonce dans la gorge de l'autre, n'est-ce pas comme cet hostile coronavirus qui pénètre le corps de ses victimes ? ■



Cindy Phenix, *About Birds Blue and Strangers*, 2019. Huile et acrylique sur toile et pastel sur lin, 48 x 36 pouces.